Deuil et mélancolie

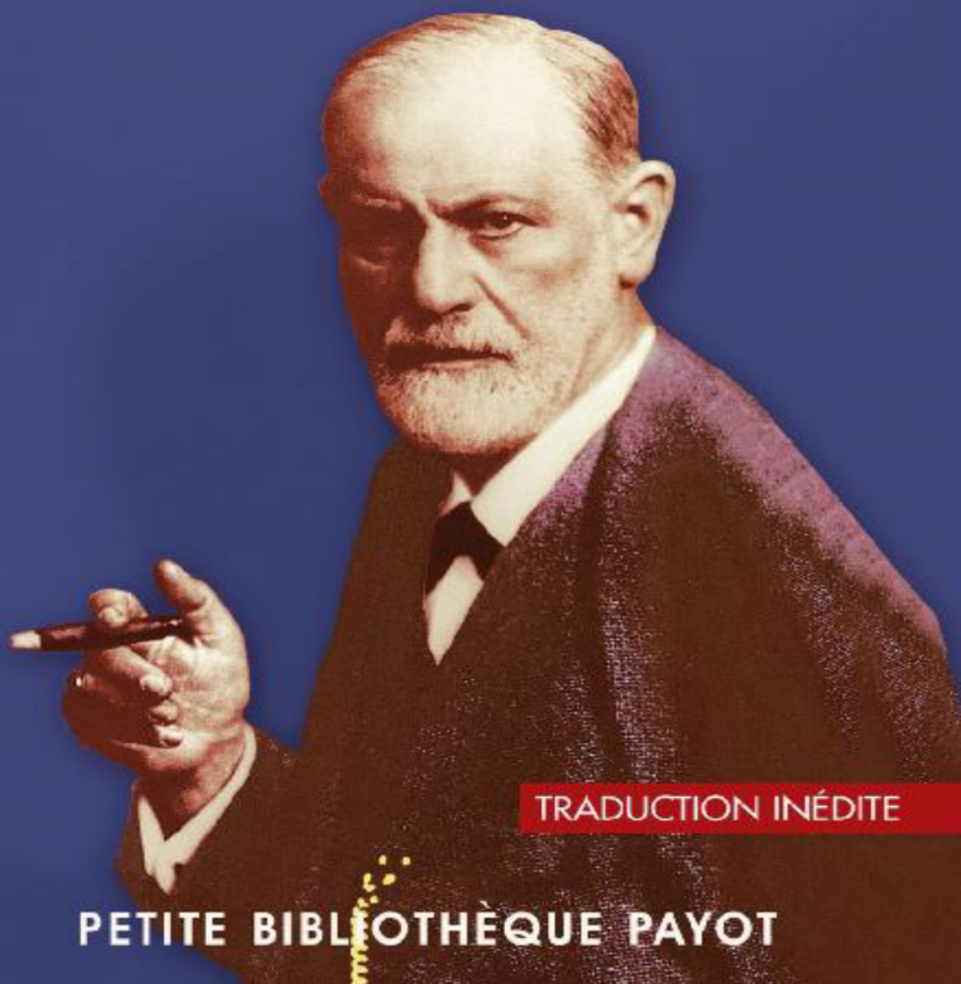
Freud, Sigmund

VISIT…

LANZAROTE Caliente.COM

Sigmund Freud

Deuil et mélancolie

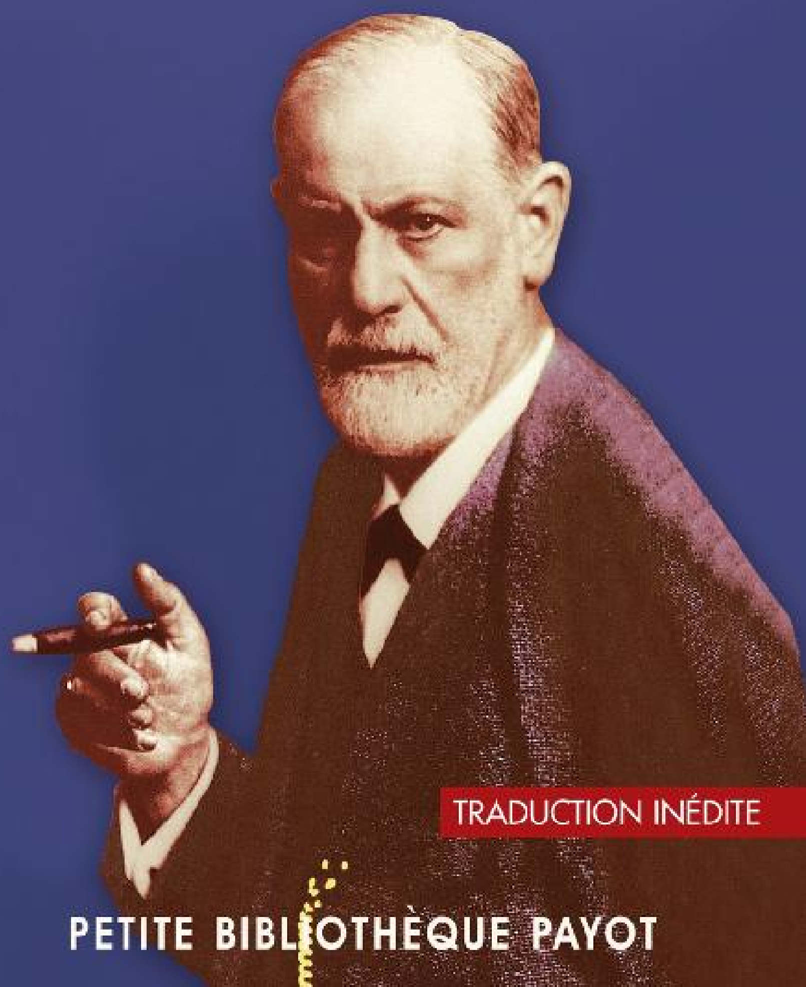


TRADUCTION INÉDITE

PETITE BIBLIOTHÈQUE PAYOT

Sigmund Freud

Deuil et mélancolie



TRADUCTION INÉDITE

PETITE BIBLIOTHÈQUE PAYOT

Sigmund Freud

Deuil et mélancolie

Traduction inédite de l'allemand par
Aline Weill

Préface de Laurie Laufer

Petite Bibliothèque Payot

EDITIONS PAYOT & RIVAGES
106 boulevard Saint-Germain
75006 Paris
www.payot-rivages.fr

Photo de couverture : Sigmund Freud en 1921 © Explorer/Mary Evans Picture Library

Titre original : *Trauer und Melancholie* (1917)

Conseiller scientifique : Gisèle Harrus-Révidi

© 2011, Éditions Payot & Rivages, pour la présente édition

ISBN : 978-2-228-90940-2

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gracieux ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

Préface

par Laurie Laufer

Dans *L'Interprétation des rêves*, rédigée en 1900, Freud établit une recension de la littérature sur le rêve depuis Artémidore. Dans *Totem et tabou*, datant de 1912, il parle explicitement de la mort et du deuil dans une perspective anthropologique et ethnographique, relisant et reprenant à son compte James George Frazer, Edward Burnett Tylor, William Robertson Smith[1]. Mais dans *Deuil et mélancolie*, écrit d'un trait de plume entre le 23 avril et le 4 mai 1915 et publié en 1917, Freud ne cherche pas à retracer les différents aspects contextuels de la mélancolie. Il n'historicise ni la question du deuil ni celle de la mélancolie. C'est d'ailleurs un des reproches qui lui seront faits par les historiens et les sociologues commentateurs de ce texte[2]. Freud ne se laisse plus aller aux joies de l'histoire, de la mythologie ou de l'anthropologie. À la trappe, le *Problème XXX* du Pseudo-Aristote[3] qui met en perspective le lien entre grands hommes et mélancolie, et dans lequel on peut lire : « Pourquoi les hommes qui se sont illustrés dans la philosophie, la politique, la poésie ou les arts sont-ils tous manifestement des gens chez lesquels prédomine la *bile noire* [*mélaïna cholé*, qui a donné notre *mélancolie*] ? » Pas de trace des travaux de Robert Burton et de son *Anatomie de la mélancolie* (1621), ou encore des textes de Schopenhauer et de Nietzsche sur la mort, dont il est lecteur, ou sur les états d'âme spleeniens des romantiques allemands.

Si Freud ne s'inspire pas de la tradition des grands problèmes philosophiques ou esthétiques sur la mélancolie qui interrogeaient davantage les notions de génie et de sublime, ou encore les rapports entre Dieu, la création et la mort, c'est sans doute pour tracer les traits structurels de la « clinique » mélancolique et resserrer sa démarche et les fondements théoriques de la psychanalyse autour de la « sorcière métapsychologie ». Ce texte spéculatif sur la notion de mélancolie veut saisir l'articulation entre le deuil *et* la mélancolie, entre la perte de l'objet et son manque. Les questions soulevées participent davantage de l'épreuve de la douleur et des figures de sa jouissance.

Pourtant, si ce texte laisse derrière lui l'histoire de la mélancolie, il

est écrit dans un contexte historique qui est celui du deuil et de la douleur de la perte. C'est la guerre, la première guerre de masse qui dévaste l'Europe et défigure l'humanité. Le deuil collectif et la douleur individuelle renvoient à la précarité ontologique de la vie même, à sa simple contingence. L'homme n'est pas immortel et il porte en lui les armes destructrices de son propre meurtre. La Grande Histoire s'insinue dans l'histoire personnelle de Freud. Le deuil et sa douleur impriment aussi celui qui écrit ce texte qui ne peut échapper ni à son élaboration ni à sa rédaction.

Freud, le théoricien de la mélancolie, vit l'expérience subjective du deuil. Ses deux fils, Ernst et Martin, qu'il appelle ses « guerriers », sont partis au front et ses inquiétudes sont permanentes.
Le 25 janvier 1915, il écrit à Karl Abraham : « Mercredi dernier, le matin, entre deux trains, j'ai vu mon fils Martin, en caporal fringant, avant son départ sur le front de Galicie. J'ai fait place en toute lucidité à ce doute : le reverrons-nous, et comment[4] ? » À Ferenczi, le 8 avril 1915, il écrit : « La tension incessante due à l'état de guerre est épuisante. » Ferenczi et Abraham, eux-mêmes, sont au front en tant que médecins militaires et les échanges épistolaires sont plus lents, plus difficiles. Freud se plaint donc régulièrement de sa mauvaise humeur, de sa grande fatigue, de sa difficulté à travailler, et il interroge avec « lucidité » le rapport à la mort de l'objet aimé. « Le reverrons-nous ? » En outre, il sait depuis une petite année[5] que le « carcinome » – c'est son mot – est « hautement probable ». La guerre menace la vie de ses fils et de ses amis, et la maladie, qui finira par l'emporter en 1939, s'est déclarée.

Alors, en effet, la mélancolie est un rapport à la vérité comme l'écrit Freud, vérité face à la mort que *je* ne veut pas savoir.

Dialogue et critiques

Face à ces épreuves, Freud ne peut pas rester seul à théoriser l'articulation entre le deuil et la mélancolie. *Deuil et mélancolie* est écrit dans une communauté d'échanges et de partages avec ses amis, ses disciples. Si la solitude est la marque de l'épreuve de la douleur du deuil, l'isolement qui la surdéterminerait serait le risque de l'effondrement mélancolique. C'est aussi pourquoi ce texte est le produit d'une confrontation théorique riche et ininterrompue sur la question de la mélancolie et du narcissisme : dialogue avec ses disciples Karl Abraham, Sándor Ferenczi et Ludwig Biswanger, et dialogue avec quelques-uns de ses propres textes.

C'est d'abord Karl Abraham qui suscite de nouveau l'intérêt de Freud sur la question de la mélancolie (ce dernier s'était déjà penché furtivement sur ce thème en janvier 1895 dans le *Manuscrit G* et en

mai 1897 dans le *Manuscrit N*). Abraham avait rédigé en 1911 « Préliminaires à l'investigation et au traitement psychanalytique de la folie maniaco-dépressive et des états voisins[6] », article qu'il avait présenté, le 11 septembre, au IIIe Congrès de psychanalyse. Par la suite, l'apport freudien suscitera en 1924 un nouveau texte de Karl Abraham, « Les états maniaco-dépressifs et les étapes prégénitales d'organisation de la libido », qui forme la première partie de son « Esquisse d'une histoire du développement de la libido fondée sur la psychanalyse des troubles mentaux[7] ».
Le 30 décembre 1914, Freud participe à une séance de la Société psychanalytique de Vienne au cours de laquelle Viktor Tausk présente une conférence, « Contributions à une exposition psychanalytique de la mélancolie ». Lors de ce débat, outre Freud et Tausk, sont présents Eduard Hitschmann, Hermine von Hug-Hellmut, Ludwig Jekels, Otto Rank, Theodor Reik et Hanns Sachs[8].

Le début de l'année 1915 est un véritable tissage de lettres entre Freud et Abraham d'une part, Freud et Ferenczi d'autre part, autour de *Deuil et mélancolie*. Évoquer quelques-uns de ces fils permet d'en saisir la généalogie. Une des lettres adressées à Ferenczi, écrite par Freud le 7 février 1915, peut être considérée comme le maillon majeur de la genèse du texte freudien. En cinq points, se trouve dégagée l'architecture essentielle du « mécanisme de la mélancolie » présentée comme « un début de l'exploration des névroses narcissiques ».

« Cher ami, écrit Freud, le mécanisme de la mélancolie que je vous présente ici est un début d'exploration des névroses narcissiques que nous devons aborder maintenant. […]

» 1. la mélancolie a un modèle normal, c'est le deuil. Le moi doit concéder à l'épreuve de réalité qu'il a perdu son objet libidinal et qu'il doit en retirer sa libido. Un processus se met alors en place, au cours duquel tous les souvenirs et tous les fantasmes d'anticipation concernant cet objet sont repris un par un et expressément déniés (dénoués), mais ceci alors que l'objet perdu a encore une existence psychique et repousse tous les autres à l'arrière-plan. Celui qui n'arrive pas à accomplir ce travail de deuil est contraint de s'installer dans une *psychose hallucinatoire de désir*, dans laquelle l'objet est maintenu à toute force […]. On est conduit a admettre que *la mélancolie aussi a perdu quelque chose, mais peut-être qu'elle ne sait pas quoi* […].

» 2. Le tableau de la mélancolie est uniforme et très facile à interpréter. La mélancolie montre un extraordinaire *appauvrissement du moi* et une perception douloureusement accrue de celui-ci. Le degré de conscience de l'autocritique y est extraordinairement fort et nous brosse un tableau dont nous devons admettre la justesse. Le moi est dévalorisé, il reste très en deçà de l'idéal, ne peut rien réaliser, doit accepter de se faire les pires reproches, ne mérite ni soins, ni attention

[…].

» 3. […] On a très souvent l'impression que les reproches à soi-même de la mélancolie ne sont rien d'autre que des reproches à quelqu'un d'autre, détournés de celui-ci et dirigés contre le moi propre. On est donc en présence d'une identification du moi avec l'objet libidinal. Le moi est en deuil parce qu'il a perdu son objet par dévalorisation, mais il projette l'objet sur lui-même et se trouve alors lui-même dévalorisé. L'ombre de l'objet tombe sur le moi et l'obscurcit. *Le processus de deuil ne se déroule pas aux dépens des investissements d'objet, mais des investissements du moi.*

» 4. Nous avons déjà rencontré des cas semblables d'influence de l'investissement du moi par l'investissement d'objet. Ainsi dans la vie amoureuse […]. Dans l'identification hystérique, le moi est également modelé sur l'objet, mais l'investissement objectal n'est pas lâché, il persiste dans l'inconscient avec une force exagérée et soumet le moi […]. Dans l'identification narcissique de la mélancolie, l'investissement d'objet est levé, le moi s'empare de son image et la censure du moi reste intacte. Au lieu d'un conflit entre moi et objet, il y en a un, maintenant, entre moi-objet et censure du moi. Mais dans les deux cas, l'identification est l'expression de l'*énamouration*.

» 5. Les conditions spécifiques du mécanisme ne sont pas encore explorées. Que, si souvent, les individus à la sensibilité émoussée succombent à la mélancolie a certainement son importance ; la prépondérance du choix d'objet narcissique, l'incapacité à l'investissement d'objet semblent en être les conditions[9]. »

À la suite de cette lettre-manuscrit qui offre un condensé de *Deuil et mélancolie*, Freud écrit à Karl Abraham le 18 février 1915 : « J'ai quelque chose de nouveau sur la mélancolie, qui est en ce moment chez Ferenczi ; il vous l'enverra[10]. » Les allers et venues des textes se poursuivent et Ferenczi, ayant reçu le travail de Freud, répond à celui-ci le 22 février 1915 : « Je trouve très bonne l'idée sur la mélancolie. De votre point de vue, la mélancolie serait quelque chose d'intermédiaire entre les névroses de transfert et les névroses narcissiques proprement dites : le deuil de la perte de l'objet d'amour se transforme en deuil du moi narcissique[11]. »

Le maillage perdure jusqu'à l'élaboration définitive du texte freudien, ainsi que le montre la réponse de Karl Abraham à Freud le 31 mars 1915, dans laquelle il évoque à son tour les intertextualités qui président à l'écriture de leurs opus respectifs sur le deuil et sur la mélancolie. Abraham fait notamment référence à *L'Homme aux rats* (1909) et à « Pour introduire le narcissisme » (1914) : « Cher Professeur, j'ai très longtemps tardé à me prononcer sur votre esquisse d'une théorie de la mélancolie ; pas seulement parce que je manquais de la tranquillité qui convient au travail. Ayant entrepris moi-même il

y a plusieurs années une tentative en ce sens[12], dont j'ai toujours reconnu l'inachèvement, je craignais que ma prise de position par rapport à votre nouvelle thèse ne prenne un tour facilement trop subjectif. Je crois avoir surmonté maintenant cette difficulté ; j'accepte l'essentiel de ce que vous dites ; je crois devoir, bien sûr, insister, encore maintenant, plus que vous ne le faites, sur *un* élément de mes thèses antérieures ; et je tiens en dernier lieu à vous soumettre une proposition de solution à la question, que vous avez laissée ouverte. Il y a encore, naturellement, des questions importantes qui resteront non réglées, et auxquelles je ne vois encore actuellement aucune sorte d'explication.

» Ce n'est pas pour m'assurer de la priorité, mais seulement pour souligner notre accord, que je vous rappelle que je partais alors également de la comparaison entre la dépression mélancolique et le deuil. Je prenais ensuite appui sur un travail de vous, paru peu avant, sur la névrose obsessionnelle ("Homme aux rats"), je soulignais l'importance du sadisme, dont la puissance empêche toute capacité d'aimer et s'épanouir, et je faisais découler la dépression de la perception en soi-même de l'incapacité d'aimer. Pourquoi cela donnait-il lieu dans un cas à de la mélancolie, dans l'autre à une obsession ? Je ne pouvais que laisser cette question dépourvue de toute réponse. À cette époque faisaient encore défaut deux travaux importants de vous : "Narcissisme" et "Organisations prégénitales"[13]. »

Que Freud se soit inspiré de Karl Abraham, c'est certain. En atteste sa lettre du 4 mai 1915, date à laquelle il écrit avoir terminé la rédaction de *Deuil et mélancolie* : « Vos remarques sur la mélancolie m'ont été très précieuses. J'y ai puisé sans me gêner tout ce qu'il m'a paru utile de reporter dans mon essai. Ce qui m'a été le plus précieux est la référence à la phase orale de la libido ; est également mentionné le lien que vous établissez avec le deuil. Accéder à votre invite à exercer une critique sévère m'a été facilité ; presque tout ce que vous avez écrit m'a beaucoup plu. Il n'y a que deux points que je veux faire ressortir : vous ne mettez pas suffisamment en relief l'essentiel de l'hypothèse, à savoir son aspect topique, la régression de la libido et l'abandon de l'investissement d'objet inconscient ; et vous mettez en contrepartie le sadisme et l'érotisme anal au premier plan des motifs explicatifs. Bien que vous ayez en cela raison, vous n'en passez pas moins à côté de la véritable explication. Érotisme anal, complexe de castration, etc. sont des sources d'excitation ubiquitaires qui ont nécessairement leur part dans *tout* tableau de maladie. Une fois, on en fait ceci, et ailleurs, quelque chose d'autre ; c'est, bien sûr, aussi l'une de nos tâches que de repérer quoi est advenu à partir de quoi ; mais l'explication de l'affection ne peut être donnée que par le mécanisme,

considéré d'un point de vue *dynamique*, *topique* et *économique*. Je sais que vous me donnerez bientôt votre assentiment.

» Mon travail prend forme. J'ai terminé cinq traités : celui sur "Pulsions et destins des pulsions", qui est sans doute un peu aride, mais indispensable comme introduction, et qui trouve d'ailleurs sa justification dans les suivants, ensuite "Le refoulement", "L'inconscient", "Complément métapsychologique à la doctrine du rêve", et "Deuil et mélancolie". Les quatre premiers seront publiés dans la série annuelle de la *Zeitschrift* qui vient de commencer ; je garde tout le reste pour moi. Si la guerre dure assez longtemps, j'espère pouvoir réunir à peu près une douzaine de travaux semblables, et les livrer ensuite en des temps plus sereins à l'incompréhension du monde sous le titre : *Traités préliminaires à la métapsychologie*. Je crois que, dans l'ensemble, ce sera un progrès. […]

» Je viens d'achever mon travail sur la mélancolie il y a un quart d'heure. Je vais le faire *typewrite* pour vous en envoyer une copie. Vous me promettez en échange de continuer à donner votre avis[14]. »

À l'origine, donc, Freud avait prévu de rédiger un groupe de douze « traités » qui devaient couvrir l'ensemble du champ psychanalytique et mettre en perspective sa théorisation d'un point de vue métapsychologique. Seuls les cinq premiers titres qu'il cite dans sa lettre, dont *Deuil et mélancolie*, ont été publiés entre 1915 et 1917 ; un sixième, « Vue d'ensemble des névroses de transfert[15] », a été retrouvé par hasard en 1983 dans les papiers de Ferenczi ; les autres textes ont disparu, sans doute détruits par Freud lui-même.

Narcissisme et mort

Objet du dialogue avec ses disciples, *Deuil et mélancolie* est également le fruit de la réflexion que Freud mène sur le narcissisme et la mort. En avril 1915, celui-ci rédige « Considérations actuelles sur la guerre et la mort[16] ». L'introduction en 1910 du narcissisme dans la pensée freudienne était venue remettre en question son édifice théorique. « Pour introduire le narcissisme » date de 1914. Dans ce texte, Freud fait pour la première fois référence à la notion d'idéal du moi, qu'il reprendra largement dans *Deuil et mélancolie*.

Il est important de lire cet essai sur la mélancolie en ayant à l'esprit le mouvement de recherche dans lequel la pensée de Freud évoluait. Dans le texte sur le narcissisme, la question qui se pose est celle du devenir de la libido retirée aux objets ; au cœur de *Deuil et mélancolie*, on trouve celle de l'identification, sachant que l'identification à l'objet perdu semble déjà pour Freud un élément fondamental de l'organisation psychique mélancolique. « L'ombre de l'objet est tombée sur le moi », écrit-il. Mais cette position régressive s'inscrit dans une

organisation narcissique prévalente. *Deuil et mélancolie* propose ainsi une articulation conceptuelle entre narcissisme, relation d'objet, libido et identification. Quatre ans après cet essai, Freud publiera un autre texte fondamental, *Au-delà du principe de plaisir*, qui, entamé au printemps 1919 et achevé en mai 1920, viendra étayer sa conception de la mélancolie et introduire la question de la pulsion de mort[17].

Même si Freud tente, avec *Deuil et mélancolie*, « d'éclaircir la nature de la mélancolie par sa comparaison avec l'affect normal du deuil », la question même du deuil reste pour lui une « énigme » qu'il laisse ouverte. À la lecture de ce texte relativement concis et bref, le lecteur est en effet davantage porté à penser la mélancolie, y compris dans son aspect phénoménologique, Freud décrivant le tableau symptomatique de la mélancolie caractérisée, d'un point de vue psychique, « par une humeur profondément douloureuse, un désintérêt pour le monde extérieur, la perte de la faculté d'amour, l'inhibition de toute activité », avec autodépréciation, mésestime de soi, accusation – en somme, un « tableau de délire de petitesse ». Il apparaît que les quatre premières caractéristiques s'appliquent aussi au deuil, alors que le cinquième et dernier trait est l'élément distinctif de la mélancolie.

L'énigme du deuil ou la mélancolie

Freud tente ici de comprendre les mécanismes inconscients de la mélancolie en opérant un rapprochement homologique avec le deuil normal, dont il atteste pourtant le caractère énigmatique. Est-ce parce que, pour l'inconscient, la mort n'est pas représentable, selon la métapsychologie freudienne ? Est-ce parce que la mort n'est jamais appréhendée que par celle de l'autre ? Freud a insisté sur l'irreprésentabilité de la mort dans l'inconscient. « L'inconscient ne saurait se représenter notre propre mortalité », écrit-il.

Freud se heurte à l'énigme du deuil, qui est une expérience intime qui met en jeu quelque chose de radicalement autre, une épreuve de vérité. Il ne cesse de répéter que le deuil est difficile à comprendre, et tout particulièrement son caractère douloureux. Freud pose en effet que « la raison de l'état de deuil reste une énigme pour le psychologue » tout en établissant une différence essentielle entre le deuil dit « normal » et la mélancolie dite « deuil pathologique », entre perte connue ou reconnue dans le deuil et perte non reconnue, insue, dans la mélancolie, ce qui lui permet d'écrire la fameuse formule : « Le malade sait, à vrai dire, *qui* il a perdu, mais pas ce qu'il a perdu dans cette personne[18]. »

Dans la mélancolie, il s'agit d'une double « perte », quant à l'objet et

quant au moi. « Un petit bout de soi, ni toi ni moi, soi », selon l'expression de Jean Allouch[19], est parti avec le mort, laissant l'endeuillé, amputé de ce bout de lui-même, dans l'indistinction entre lui et le mort. Aussi l'énigme du deuil apparaîtrait-elle comme une énigme de la relation à l'objet et de son manque structural ainsi que des mécanismes d'identification.

À la suite de Freud, Karl Abraham relève lui aussi le caractère énigmatique du deuil dans son article de 1924 : « D'emblée je dois souligner que la compréhension profonde du déroulement du deuil normal nous fait défaut, car rien de l'investigation psychanalytique directe de cet état d'âme chez le normal ou le névrosé (je veux dire dans le sens des névroses de transfert) ne nous est connu jusqu'ici. Freud a bien indiqué que le conflit ambivalentiel grave du mélancolique n'existe pas chez l'individu sain. Mais la façon dont s'effectue chez le normal le "travail de deuil" nous est encore mal connue[20]. »

En quoi consiste donc ce « travail de deuil », expression passée à la postérité alors même que Freud l'emploie rarement et dont on peut d'ailleurs critiquer la nature volontariste et programmatique ?

Dans une note de bas de page de *L'Interprétation des rêves*, Freud évoque sa « stupéfaction » à l'écoute d'un mot d'enfant : « À ma grande stupéfaction, un enfant de dix ans, très intelligent, me dit après la mort subite de son père : "Je comprends bien que mon père est mort, mais je ne peux pas comprendre pourquoi il ne rentre pas dîner"[21]. » Si la mort est irreprésentable, il semble que ce soit le mort qui fasse sans cesse retour, et Freud le pointe sous la forme du double, de l'inquiétante étrangeté, du fantasme, du spectre. Alors, qu'est-ce que ce retour du mort sur la scène psychique ?

Le travail de deuil serait l'énigme centrale. Devant cette énigme, Freud s'en remet au verdict de la réalité. En rationaliste et scientifique de son siècle, il suspend l'énigme du deuil en jetant un voile positiviste sur la réalité psychique. « En quoi consiste donc le travail que le deuil accomplit ? Je crois qu'il n'est pas excessif de le décrire comme suit : l'épreuve de la réalité a montré que l'objet aimé n'existe plus et elle somme alors l'endeuillé de soustraire toute sa libido de ses attachements à cet objet. [...] Mais sa mission ne peut pas être remplie sur-le-champ. Elle sera seulement accomplie en détail, par une grande dépense de temps et d'énergie d'investissement, et entre-temps l'existence de l'objet perdu est conservée dans le psychisme. Chacun des souvenirs et des espoirs qui liaient la libido à l'objet est repris et surinvesti jusqu'à ce que la libido se détache de lui. » Ce « retrait » de la libido de ses connexions avec l'objet sera le point le plus intéressant de cette énigme : il fait référence à l'image du métier à tisser.

L'expérience du deuil relèverait donc d'un surinvestissement. On

trouve ici la métaphore du tissage ou de la ligature : pour que les bords de la cicatrice soient bien rejoints, il faut que les fils soient suffisamment noués afin qu'ils cèdent, d'eux-mêmes, qu'ils lâchent. Freud évoque sans la nommer cette opération de ligature, opération dans laquelle il s'agit de serrer au plus près pour que le fil lâche et fasse le lien. Un investissement du lien tel qu'il en vient au détachement. Il ne s'agit donc pas d'une acceptation ou d'une résignation au fait que l'objet n'existe plus, mais d'une recherche d'intimité avec cet objet, d'une volonté de savoir ce qu'il en est de la mort et du mort, et par conséquent de comprendre les coutures et les fils qui tissent une vie. Reprise, couture, comme dans le rituel juif de la Queriah, où il s'agit, après la mort d'un parent, de déchirer ses vêtements durant les sept jours du deuil. À l'issue de ces sept jours, l'endeuillé doit recoudre les vêtements en prenant soin de laisser visibles les coutures de la reprise.

Mais Freud lui-même ne paraît pas si convaincu de ce qu'exige le verdict de la réalité. Son peu de conviction l'expose d'ailleurs à en faire précisément une question de conviction. Dans un article de 1925, « La négation », il insistera sur cette « conviction » : « La fin première et immédiate de l'épreuve de réalité n'est donc pas de trouver un objet correspondant au représenté, mais de le retrouver, de se convaincre qu'il est encore présent[22]. »

Sans doute alors la différence entre le deuil et la mélancolie ne réside-t-elle pas seulement dans le tableau clinique et sémiologique de la mésestime de soi et de l'autoaccusation (qui sont en fait les signes des conséquences de l'investissement inconscient de l'objet). Quel est cet autre dont la perte accable l'endeuillé et qui fait du deuil une démesure, un excès qui troue le tissu psychique jusqu'à l'hémorragie ? Comment comprendre la douleur, la souffrance ? Quel est donc l'objet du deuil ? Qui perd qui ? Qui perd quoi ? Face au verdict de l'épreuve du deuil, Freud conçoit qu'il y ait « une résistance naturelle [qui] peut être si vive que l'endeuillé se détourne de la réalité et s'accroche à l'objet par une psychose hallucinatoire de désir. Normalement, le respect de la réalité finit par triompher […] et entre-temps l'existence de l'objet perdu est conservée dans le psychisme ».

Une histoire de fantômes ?

Lisons Freud de plus près afin de saisir les enjeux analytiques de l'énigme du deuil : la réalité peut être « victorieuse » si l'existence de l'objet est continuée psychiquement, ce qui pourrait faire entendre la nécessité de l'hallucinatoire pour maintenir l'objet psychiquement.

Meynert a décrit sous le nom d'*amentia* cette figure représentée sous une forme hallucinée : c'est la psychose hallucinatoire de désir, que

Freud développe dans « Complément métapsychologique à la doctrine du rêve[23] », texte qu'il écrit conjointement à *Deuil et mélancolie*. Perte de vie psychique, l'*a-mentia* est privation de l'esprit, de la pensée. C'est dans ce « trou » que l'hallucination fait retour comme production délirante nécessaire au mouvement d'une vie psychique en effondrement. « L'*amentia* est la réaction à une perte que la réalité affirme, mais qui doit être déniée par le moi en tant qu'insupportable[24]. » La psychose hallucinatoire de désir abolit l'épreuve de réalité par le fantasme de désir « nettement reconnaissable[25] » qui restaure l'ancien mode de satisfaction par l'hallucination. L'épreuve du deuil ne serait-elle pas alors une fabrique de l'hallucinatoire ? Une histoire de fantômes ? Le deuil est une expérience possible de la perte de réalité.

Une question se pose ici et participe peut-être de l'énigme du deuil pour Freud : comment la perception de l'image de l'objet sous sa forme hallucinée, son empreinte, sa trace, peut-elle valoir pour l'objet s'il s'agit d'une satisfaction hallucinatoire du désir ? Si halluciner l'objet revient à s'en satisfaire, c'est faire de l'image de l'objet sa réalité. Comment l'appareil psychique pourrait-il prendre l'empreinte de l'objet pour sa présence réelle au point même d'en être satisfait ? Entre l'image hallucinée et la réalité de la perte, n'y a-t-il pas là un écart qui marquera précisément la différence entre l'Imaginaire et le Réel, dans le sens où la réalité ne fait plus rempart au Réel ? En cela consiste précisément la tentative désespérée du mélancolique : retenir l'image du mort, paradoxe de l'« image réelle », garder halluciné le visage du mort par le portrait du vivant.

Or « l'ombre de l'objet est tombée sur le moi », écrit Freud. Si le moi reproduit les formes et les contours de l'objet perdu et qu'il devient le reflet de l'image de l'autre, cela s'explique, dit-il, par le narcissisme. « Il doit exister d'un côté une forte fixation à l'objet d'amour, et de l'autre, en contradiction avec ce qui précède, une faible résistance de l'investissement d'objet. […] L'identification narcissique avec l'objet devient alors le substitut de l'investissement érotique. »

Identification, ambivalence

L'effondrement mélancolique révèle la précarité de l'investissement narcissique. D'où, comme l'indique Freud, les autoaccusations, les plaintes et le retournement de la haine de l'objet sur le moi propre : « Leurs *plaintes* sont des *plaintes* au sens légal du terme. »

La différence entre le deuil et la mélancolie relève de l'« identification du moi avec l'objet perdu ». L'endeuillé se vit en tant que perdu, disparu pour l'objet. Ce qui manque alors à l'endeuillé, c'est de ne plus manquer à l'objet, de ne plus être lui-même vivant

pour l'autre. L'endeuillé est, en tant que mort. Il s'agit de disparaître à soi-même, afin peut-être de conserver une certaine mémoire, celle de celui qui a disparu. Vivre en disparu produit chez le mélancolique une haine contre lui-même, implacable, destructrice, l'exposant aux pires châtiments et punitions qu'il s'inflige à lui-même. Le mélancolique est condamné par son propre moi, objet d'une haine de « soi », ni toi, ni moi, « soi ». Or, cette identification est imaginaire et pose d'emblée la question de la distinction entre le moi et l'objet. Qui est qui dans l'identification imaginaire ?

C'est donc au travers de cette métaphore poétique de l'« ombre » portée que la notion de mélancolie interroge à la fois l'identification à l'objet et l'ambivalence. Freud n'a pas repris dans son texte le terme d'« énamouration » qu'il avait utilisé dans sa lettre à Ferenczi (et que Lacan s'autorisera à réécrire en « hainamoration » pour faire entendre les processus d'ambivalence si présents dans la mélancolie).

Dans la problématique du deuil, l'identification ne saurait se penser sans l'articulation moi/objet et, théoriquement, Freud a introduit la question de l'identification narcissique au moment de la perte d'objet. Le cas de la mélancolie, qu'il classera du côté des névroses narcissiques, en est l'exemple théorique patent. *Deuil et mélancolie* est à cet égard l'essai qui introduit l'énigme de la constitution du moi au regard de celle de l'objet. Freud y reviendra en 1921, dans « Psychologie des foules et analyse du moi », en disant que lorsque l'objet est perdu, l'investissement qui se portait sur lui est remplacé par une identification « partielle, extrêmement limitée, [et qui] n'emprunte qu'un trait à la personne-objet[26] ». L'identification, écrira-t-il aussi, est « la forme la plus originaire du lien affectif à un objet ; […] elle devient le substitut d'un lien objectal libidinal, en quelque sorte par introjection de l'objet dans le moi[27] ».

Selon Freud, dans la mélancolie, le moi s'identifie à l'image d'un objet déjà perdu, identification imaginaire nécessaire pour éviter l'effondrement narcissique que cause la perte. Il s'agit pour l'endeuillé de maintenir la consistance imaginaire du « dedans » : « Lorsqu'on aime un être aimé, la réaction la plus naturelle est de s'identifier à lui, de le remplacer, si l'on peut dire, du dedans[28]. »

Il faut à l'endeuillé retrouver un miroir du moi. Les images constituent le moi autant que ce dernier les constitue. Autant dire que la question du deuil et de la mélancolie relève de celle de l'imaginaire. Car « on sait, écrit Freud au moment de la mort de sa fille Sophie, que le deuil aigu que cause une telle perte trouvera une fin, mais qu'on restera inconsolable, sans trouver jamais de substitut ». Ni par l'hallucination ni par la substitution d'un objet par un autre, la perte ne peut être « réparée ».

Perte sèche, donc. Épreuve de réalité ou, davantage, épreuve de

vérité pour l'endeuillé, dont Freud dit qu'il « s'est peut-être rapproché […] de la connaissance de soi et nous nous demandons simplement pourquoi on doit d'abord tomber malade pour qu'une telle vérité nous devienne accessible ». Pour Freud, la mélancolie est une voie d'accès à la vérité.

Laurie LAUFER[29]

1. Voir notamment James G. Frazer, *Le Rameau d'or. Études sur la magie et la religion* (1890), Paris, Robert Laffont, 1981 ; Edward B. Tylor, *La Civilisation primitive* (1871), Paris, C. Reinwald, 1878 ; William R. Smith, *Lecture on the Religion of the Semites* (1874), Adamant Media Corp., 2005. Voir aussi *Totem et tabou* (1912), Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2001, où Freud fait référence de nombreuses fois aux ouvrages de Frazer, ainsi qu'à *Primitive Culture* de Tylor.

2. Voir notamment Geoffrey Gorer, *Ni pleurs ni couronnes* (1965), Paris, EPEL, 1995, p. 157-158 : « Un court essai de Freud, *Deuil et mélancolie*, rédigé en 1915 et publié en 1917, domine toutes les études psychanalytiques et la plupart des travaux en psychiatrie et en sociologie parus depuis sur le thème de l'affliction et du deuil. Nombre de travaux ultérieurs sont des commentaires de ce texte […]. Parce que cet ouvrage a eu une telle influence il est peut-être bon de souligner que Freud visait principalement, en le rédigeant, le développement des hypothèses concernant le statut pathologique de la mélancolie. Les quelques rares phrases évoquant le "sentiment normal d'affliction" sont intentionnellement écrites pour mieux faire jouer le contraste avec l'état pathologique. Il n'y a pas davantage, autant qu'on puisse en juger, d'observations de Freud se rapportant au deuil normal des patients en analyse. »

3. Voir par exemple Aristote, *L'Homme de génie et la mélancolie*, trad. du grec et présenté par Jackie Pigeaud, Paris, Rivages, coll. « Petite Bibliothèque », 1991.

4. Sigmund Freud, Karl Abraham, *Correspondance complète, 1907-1925*, Paris, Gallimard, 2006, p. 367.

5. Voir sa lettre du 13 mai 1914, *ibid.*, p. 298.

6. Voir Karl Abraham, *Manie et mélancolie. Sur les troubles bipolaires*, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2010, p. 129-157.

7. Le lecteur trouvera en annexe, la seconde section de ce texte, intitulée « Perte objectale et introjection au cours du deuil normal et des états psychiques anormaux », où Karl Abraham revient sur *Deuil et mélancolie*.

8. Voir *Les Premiers Psychanalystes. Minutes de la société psychanalytique de Vienne, IV : 1912-1918*, Paris, Gallimard, 1983, p. 308-312.

9. Sigmund Freud, Sándor Ferenczi, *Correspondance, II : 1914-1919*, Paris, Calmann-Lévy, 1992, p. 58-61. Cette version longtemps méconnue a été découverte par Ernst Faldezer à l'occasion d'un séjour d'études aux Archives Freud en novembre 1991. Transcrite par Ingeborg Meyer-Palmedo, elle a été intégrée à la correspondance Freud-Ferenczi. Voir à ce sujet Paul-Laurent Assoun, *Dictionnaire des œuvres psychanalytiques*, Paris, PUF, 2009.

10. Sigmund Freud, Karl Abraham, *Correspondance complète, 1907-1925*, *op. cit.*, p. 370.

11. Sigmund Freud, Sándor Ferenczi, *Correspondance, IV : 1914-1919*, *op. cit.*, p. 61.

12. Voir Karl Abraham, « Préliminaires à l'investigation et au traitement psychanalytique de la folie maniaco-dépressive et des états voisins » (1911), in *Manie et mélancolie, op. cit.*

13. Sigmund Freud, Karl Abraham, *Correspondance complète, 1907-1925*, *op. cit.*, p. 376. Voir aussi Sigmund Freud, *Pour introduire le narcissisme* (1914), Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2012 ; « La disposition à la névrose obsessionnelle » (1913), in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973 ; et *L'Homme aux rats : un cas de névrose obsessionnelle,* suivi de : *Nouvelles Remarques sur les psychonévroses de défense*, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2010.

14. Sigmund Freud, Karl Abraham, *Correspondance complète, 1907-1925*, *op. cit.*, p. 383-384.

15. Voir Sigmund Freud, *Vue d'ensemble des névroses de transfert,* Paris, Gallimard, 1986.

16. Sigmund Freud, « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort » (1915), in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2001.

17. Sigmund Freud, *Au-delà du principe de plaisir* (1920), Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2010.

18. Voir en annexe, le texte de Karl Abraham.

19. Jean Allouch, *Érotique du deuil au temps de la mort sèche*, Paris, EPEL, 1997.

20. Voir annexe.

21. Sigmund Freud, *L'Interprétation des rêves* (1900), Paris, PUF, 1976, p. 222, note de bas de page.

22. Sigmund Freud, « La négation » (1925), in *Résultats, idées, problèmes*, t. II, Paris, PUF, 1985, p. 137.

23. Voir Sigmund Freud, « Complément métapsychologique à la doctrine du rêve » (1915), in *Œuvres complètes*, t. XIII, Paris, PUF, 1988, p. 255.

24. *Ibid.*, p. 259.

25. *Ibid.,* p. 255.

26. Sigmund Freud, *Psychologie des foules et analyse du moi* (1921), Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2012, p. 70.

27. *Ibid.*, p. 71.

28. Sigmund Freud, *Abrégé de psychanalyse* (1938), Paris, PUF, 1949, p. 65.

29. Psychanalyste, professeure de psychopathologie psychanalytique à l'université Paris-Diderot.

Deuil et mélancolie[1]

[1]. Sigmund Freud, « Trauer und Melancholie » (1915), *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, 4 (6), 1917 ; repris avec des modifications dans *Sammlung kleiner Schriften zur Neurosenlehre*, 4^{e} série, 1918.

Après nous être servi du rêve comme modèle normal des troubles narcissiques de la psyché[1], nous voulons essayer d'éclaircir la nature de la mélancolie par sa comparaison avec l'affect normal du deuil. Mais, cette fois, nous devons faire un aveu préalable, qui doit nous prémunir contre une surestimation des résultats de notre recherche. La mélancolie, dont la définition varie aussi dans la psychiatrie descriptive, se manifeste sous des formes cliniques diverses, dont la réduction à une unité ne semble pas assurée, et dont certaines rappellent des affections plus somatiques que psychogènes. Notre matériel se limite, en dehors des impressions à la portée de tout observateur, à un petit nombre de cas à la nature psychogène indéniable. Nous renoncerons donc, de prime abord, à prétendre donner à nos résultats une valeur générale, en nous consolant à l'idée que nos moyens de recherche actuels ne nous permettent guère de trouver quelque chose qui ne soit pas *typique*, sinon de toute une sorte d'affections, du moins d'un groupe plus restreint.

Associer le deuil et la mélancolie paraît justifié par l'aspect général des deux états[2]. De plus, leurs causes, liées aux circonstances de la vie, coïncident dans la mesure où elles sont clairement discernables. Le deuil est, d'ordinaire, la réaction à la perte d'un être aimé, ou bien d'une abstraction qui lui est substituée, comme la patrie, la liberté, un idéal, etc. Parmi ces circonstances, on trouve chez de nombreuses personnes, que nous soupçonnons pour cela de disposition morbide, une mélancolie au lieu du deuil. Il est aussi très remarquable qu'il ne nous vienne jamais à l'esprit de voir le deuil comme un état morbide relevant du traitement médical, bien qu'il comprenne de graves écarts par rapport au comportement normal. Nous nous fions en cela à l'idée qu'il sera surmonté après un certain laps de temps, et nous considérons peu convenable, voire malsain, de le perturber.

Psychiquement, la mélancolie se caractérise par une humeur profondément douloureuse, un désintérêt pour le monde extérieur, la perte de la faculté d'amour, l'inhibition de toute activité et une autodépréciation qui s'exprime par des reproches et des injures envers soi-même et qui va jusqu'à l'attente délirante du châtiment. Nous comprenons mieux ce tableau quand nous considérons que le deuil

présente les mêmes caractéristiques, à l'exception d'une seule : l'autodépréciation morbide. Mais, sinon, les traits sont les mêmes. Le deuil cruel, la réaction à la perte d'un être aimé, comporte la même humeur douloureuse, le désintérêt pour le monde extérieur – dans la mesure où celui-ci n'évoque pas le défunt –, la perte de la faculté de choisir un nouvel objet d'amour – qui pourrait le remplacer – et l'abandon de toute activité qui ne soit pas en rapport avec le souvenir de l'absent. Nous comprenons aisément que cette inhibition et cette limitation du moi sont l'expression d'une focalisation exclusive sur le deuil, au point qu'il ne reste rien pour d'autres objectifs et d'autres intérêts. À vrai dire, ce comportement ne nous semble pas pathologique, dans la mesure où nous savons parfaitement l'expliquer.

Nous souscrirons aussi au parallèle qui qualifie de « douloureuse » l'humeur du deuil. Son bien-fondé nous paraîtra sans doute évident quand nous serons à même de donner une caractérisation économique à la douleur.

En quoi consiste donc le travail que le deuil accomplit ? Je crois qu'il n'est pas excessif de le décrire comme suit : l'épreuve de la réalité a montré que l'objet aimé n'existe plus et elle somme alors l'endeuillé de soustraire toute sa libido de ses attachements à cet objet. Contre cela s'élève une résistance naturelle : en général, on observe que l'homme n'abandonne pas volontiers une position libidinale, même lorsqu'il a déjà un substitut en perspective. Cette résistance peut être si vive que l'endeuillé se détourne de la réalité et s'accroche à l'objet par une psychose hallucinatoire de désir[3]. Normalement, le respect de la réalité finit par triompher. Mais sa mission ne peut pas être remplie sur-le-champ. Elle sera seulement accomplie en détail, par une grande dépense de temps et d'énergie d'investissement, et entre-temps l'existence de l'objet perdu est conservée dans le psychisme. Chacun des souvenirs et des espoirs qui liaient la libido à l'objet est repris et surinvesti jusqu'à ce que la libido se détache de lui. La raison pour laquelle ce compromis – l'observance détaillée de l'injonction de la réalité – est si extraordinairement douloureux n'est pas facile à expliquer d'un point de vue économique. Il est curieux que cette souffrance nous semble aller de soi. Mais le fait est qu'au terme du travail du deuil, le moi sera à nouveau libre et désinhibé.

Appliquons à présent à la mélancolie ce que le deuil nous a appris. Dans une série de cas, il est évident que cette affection peut être aussi une réaction à la perte d'un objet aimé ; dans d'autres circonstances, on peut percevoir que la perte est de nature plus idéelle. L'objet n'est peut-être pas vraiment mort, mais il a été perdu en tant qu'objet d'amour (par exemple, pour une fiancée abandonnée). Dans d'autres cas encore, on croit devoir conserver l'hypothèse d'une telle perte, mais on ne peut pas clairement discerner ce qui a été perdu et on doit

supposer d'autant plus que le malade lui-même ne peut pas le saisir consciemment. Ce pourrait même être le cas lorsque la perte à l'origine de la mélancolie est connue du malade, lequel sait, à vrai dire, *qui* il a perdu, mais pas *ce* qu'il a perdu dans cette personne. Ce qui nous suggérerait par conséquent que la mélancolie porte, en quelque sorte, sur une perte d'objet dérobée à la conscience, à la différence du deuil, dans lequel la perte n'a rien d'inconscient.

Dans ce dernier, nous avons trouvé que l'inhibition et le manque d'intérêt s'expliquaient entièrement par le travail de deuil qui absorbe le moi. Or la perte ignorée dans la mélancolie entraîne un même travail intérieur et elle est, de ce fait, responsable de l'inhibition mélancolique. À ceci près que cette inhibition nous semble énigmatique, car nous ne pouvons pas voir ce qui absorbe aussi complètement les malades. Le mélancolique présente encore un autre trait qui est absent chez l'endeuillé : une autodépréciation extrême, un formidable appauvrissement du moi. Dans le deuil, le monde est devenu pauvre et vide ; dans la mélancolie, c'est le moi lui-même. Le malade nous décrit son moi comme infâme, bon à rien et moralement répréhensible ; il se fait des reproches, s'invective et s'attend à être rejeté et puni. Il se rabaisse toujours devant les autres, plaint toute sa famille d'être liée à une personne aussi indigne. Il ne pense pas avoir subi une altération, mais il étend son autocritique au passé ; il prétend n'avoir jamais été meilleur. Le tableau de ce délire de petitesse – principalement morale – se complète par l'insomnie, le refus des aliments et une défaite, psychologiquement très remarquable, de la pulsion qui porte chaque être à s'accrocher à la vie.

Il serait inutile, tant sur le plan scientifique que thérapeutique, de contredire le malade qui formule de telles accusations contre son moi. Il doit bien avoir raison d'une certaine manière et décrire quelque chose qui se passe vraiment comme il le croit. Nous devons même confirmer dès l'abord certaines de ses déclarations sans réserve. Il est vraiment aussi indifférent, aussi inapte à l'activité et à l'amour qu'il le dit. Mais c'est, comme on le sait, secondaire – la conséquence du travail intérieur, inconnu de nous et comparable au travail de deuil, qui consume son moi. Dans certaines autres autoaccusations, il nous semble aussi avoir raison et percevoir seulement la vérité plus âprement que les non-mélancoliques. Quand, dans son autocritique hypertrophiée, il se présente comme un être mesquin, faux, égoïste, trop dépendant des autres, qui n'a jamais cherché qu'à dissimuler les faiblesses de sa nature, il s'est, en fait, peut-être rapproché de notre science de la connaissance de soi et nous nous demandons simplement pourquoi on doit d'abord tomber malade pour qu'une telle vérité nous devienne accessible. Car il ne fait aucun doute que celui qui a formé un tel jugement sur soi et qui l'exprime devant les autres – un

jugement comme celui que le prince Hamlet réserve à lui-même et à tous[4] – est un être malade, qu'il dise la vérité ou qu'il soit plus ou moins injuste envers lui-même. Il n'est pas non plus difficile d'observer que l'autodénigrement est, à notre avis, sans rapport avec la situation réelle. La femme autrefois bonne, capable et scrupuleuse ne parlera pas mieux d'elle-même après avoir contracté une mélancolie que celle qui, avant, ne valait rien du tout ; en fait, la première est peut-être plus susceptible de sombrer dans la mélancolie que la seconde, dont on ne saurait soi-même rien dire de bien. Enfin, il est frappant que le mélancolique ne se conduit quand même pas tout à fait comme un repentant ordinaire, bourrelé de remords, qui s'accable de reproches. Il lui manque la honte devant les autres, qui caractériserait par-dessus tout ce dernier état, ou du moins elle n'apparaît pas de façon marquante. On pourrait presque souligner le trait inverse chez le mélancolique : il présente une expansivité agaçante et se complaît à se couvrir de honte.

Il n'est donc pas essentiel que l'autodépréciation pénible du mélancolique soit justifiée ou non, dans la mesure où cette critique correspond au jugement des autres. Ce qui importe plutôt ici, c'est qu'il décrit exactement sa situation psychologique. Il a perdu son respect de soi et il doit, pour cela, avoir une bonne raison. Mais là, nous nous trouvons face à une contradiction qui nous pose une énigme difficile à résoudre. L'analogie avec le deuil nous poussait à conclure que le mélancolique avait subi une perte d'objet ; mais il résulte de ses déclarations qu'il a subi une perte de son moi.

Avant d'examiner cette contradiction, arrêtons-nous un instant sur l'aperçu que l'affection du mélancolique donne de la constitution du moi humain. Nous voyons chez lui comment une partie du moi s'oppose à l'autre, la critique et la prend, en quelque sorte, pour objet. Notre soupçon que l'instance critique dissociée du moi dans ce cas puisse aussi manifester son autonomie dans d'autres circonstances sera confirmé par toutes les observations ultérieures. En effet, nous allons trouver une raison de séparer cette instance du reste du moi. Ce que nous apprenons ici, c'est que cette instance est la simple *conscience* morale ; nous allons donc la compter, avec la censure de la conscience et l'épreuve de la réalité, parmi les grandes institutions du moi et trouver aussi quelque part les preuves qu'elle peut tomber malade en soi. Dans le tableau clinique de la mélancolie, le mécontentement moral envers son propre moi est affiché avant toute chose : les défauts corporels, la laideur, la faiblesse, l'infériorité sociale sont bien plus rarement l'objet de l'autoévaluation ; seul l'appauvrissement prend une place privilégiée parmi les craintes ou les affirmations du malade.

Une observation assez facile à faire permet d'expliquer la contradiction que nous avons exposée précédemment. Quand on

écoute patiemment la litanie des autoaccusations du mélancolique, on ne peut s'empêcher d'avoir l'impression que les plus vives d'entre elles s'appliquent souvent très peu au malade lui-même mais, avec quelques modifications infimes, à quelqu'un qu'il aime, a aimé, ou bien a dû aimer. Chaque fois que l'on réitère l'expérience, elle confirme ce soupçon. On obtient ainsi la clef du tableau clinique en percevant que les reproches que s'adresse le malade sont en fait des reproches à un objet d'amour qu'il a retournés contre son moi.

L'épouse qui plaint son mari haut et fort d'être lié à une femme aussi incapable l'accuse en vérité d'être incapable lui-même, à tous les sens du terme. Il ne faut pas trop s'étonner que certains reproches adressés pour de bon à soi-même se mêlent à ceux qui sont retournés contre le moi ; ils peuvent être mis en avant parce qu'ils aident à cacher les autres et à empêcher de voir la réalité des choses ; du reste, ils procèdent aussi du pour et du contre de la querelle amoureuse, qui a abouti à la perte d'amour. Dès lors, la conduite des malades devient elle-même bien plus compréhensible. Leurs *plaintes* sont des *plaintes* au sens légal du terme. Ils n'ont pas honte et ne se cachent pas, car tout ce qu'ils disent de dépréciatif sur eux-mêmes se rapporte, au fond, à autrui ; et ils sont très loin de témoigner, envers leur entourage, de l'humilité et de la soumission qui, seules, conviendraient à des êtres aussi indignes ; au contraire, ils sont extrêmement casse-pieds, comme s'ils étaient toujours écorchés et avaient dû subir une grande injustice. Tout cela n'est possible que parce que les réactions de leur comportement viennent encore de la constellation psychique de la rébellion, qui s'est changée ensuite, par un certain processus, en contrition mélancolique.

Il est alors assez facile de reconstituer ce processus. Il y a eu un choix d'objet, une fixation de la libido sur une certaine personne ; et plus tard, sous l'influence *d'une blessure réelle ou d'une vraie déception* infligée par l'être aimé, cette relation d'objet a été compromise. Il n'en a pas résulté l'effet normal – le retrait de la libido fixée sur cet objet et son transfert sur un nouveau –, mais une autre conséquence, qui paraît demander plusieurs conditions. L'investissement d'objet, se révélant peu résistant, a été supprimé, et pourtant la libido libérée n'a pas été reportée sur un autre objet, mais elle s'est retirée dans le moi. Là, elle n'a pas trouvé n'importe quel emploi, mais a servi à créer une *identification* du moi avec l'objet perdu. L'ombre de l'objet est ainsi tombée sur le moi, qui a pu être alors jugé par une instance spéciale, comme un objet, l'objet abandonné. La perte de l'objet s'est muée de la sorte en une perte du moi, et le conflit entre le moi et l'être aimé s'est changé en rupture entre la critique du moi et le moi modifié par l'identification.

À partir des conditions et des effets de ce phénomène, il est possible

de discerner directement certaines choses. Il doit exister d'un côté une forte fixation à l'objet d'amour, et de l'autre, en contradiction avec ce qui précède, une faible résistance de l'investissement d'objet. Cette contradiction semble exiger, comme l'a pertinemment observé Otto Rank, que le choix d'objet se fasse sur une base narcissique pour que l'investissement d'objet puisse régresser au stade du narcissisme quand des difficultés se dressent contre lui. L'identification narcissique avec l'objet devient alors le substitut de l'investissement érotique, ce qui a pour effet que la relation amoureuse, malgré le conflit avec l'être aimé, ne doit pas être abandonnée. Une telle substitution de l'identification à l'amour objectal est un mécanisme important dans les affections narcissiques ; Karl Landauer a pu le découvrir récemment dans le processus de guérison d'une schizophrénie[5]. Elle correspond naturellement à la *régression* d'un type de choix d'objet au narcissisme primitif. Nous avons expliqué ailleurs que l'identification était le stade préliminaire du choix d'objet et le premier mode, ambivalent dans son expression, d'élection d'un objet par le moi. Le moi voudrait s'incorporer cet objet en le dévorant, conformément à la phase orale ou cannibalistique du développement libidinal. Abraham ramène très justement à cette relation le refus de s'alimenter qui se manifeste dans les formes graves de la mélancolie[6].

La conclusion que réclame la théorie, pour laquelle la disposition à la mélancolie, ou à une partie de celle-ci, réside dans la prédominance du type narcissique du choix d'objet, n'a malheureusement pas encore été confirmée par la recherche. J'ai reconnu, au début de cet essai, que le matériel empirique sur lequel est bâtie cette étude ne répond pas suffisamment à nos exigences. Si nous pouvions admettre que l'observation concorde avec nos déductions, nous n'hésiterions pas à inclure, dans les caractéristiques de la mélancolie, la régression de l'investissement d'objet au stade oral de la libido encore lié au narcissisme. De même, dans les névroses de transfert, les identifications à l'objet sont loin d'être rares et constituent, au contraire, un mécanisme connu de la formation des symptômes, notamment dans l'hystérie. Nous pouvons pourtant voir la différence entre l'identification narcissique et hystérique en ce que l'investissement d'objet est suspendu dans la première, alors qu'il perdure dans la dernière et exerce un effet qui se limite généralement à certaines innervations et actions isolées. Après tout, même dans les névroses de transfert, l'identification est l'expression d'une communion qui peut représenter l'amour. L'identification narcissique est la plus primitive et nous ouvre l'accès à la compréhension de l'identification hystérique qui a été moins bien étudiée.

La mélancolie emprunte donc une partie de ses caractéristiques au deuil, et les autres au processus de régression du choix d'objet

narcissique au narcissisme lui-même. D'un côté, elle est, comme le deuil, une réaction à la vraie perte de l'objet d'amour mais, de plus, elle s'accompagne d'une condition qui est absente dans le deuil normal ou qui le transforme, quand elle s'y ajoute, en deuil pathologique. La perte de l'objet d'amour est une parfaite occasion de mettre en évidence l'ambivalence des relations amoureuses. En présence d'une tendance à la névrose obsessionnelle, le conflit d'ambivalence donne au deuil une tournure pathologique et le force à s'exprimer par des reproches adressés à soi-même : l'endeuillé s'en veut de la perte de l'objet d'amour, c'est-à-dire de l'avoir désirée. Dans ce genre de dépressions obsessionnelles après la mort de l'être aimé, on voit ce que le conflit d'ambivalence accomplit par lui-même quand il ne se double pas d'un retrait régressif de la libido. Les causes de la mélancolie dépassent, pour la plupart, la situation claire de la perte due à la mort, incluant tous les cas de vexation, de déception et d'injustice qui peuvent inscrire un antagonisme amour/haine dans la relation, ou renforcer une ambivalence existante. Ce conflit d'ambivalence, dont l'origine est tantôt plus réelle, tantôt plus constitutionnelle, n'est pas à négliger parmi les conditions de la mélancolie. Si l'amour de l'objet, auquel on ne peut pas renoncer alors qu'on abandonne l'objet lui-même, s'est réfugié dans l'identification narcissique, la haine s'en prend à cet objet substitutif en l'injuriant, en l'humiliant, en le faisant souffrir, et tire de cette souffrance une satisfaction sadique. L'automartyrisation, sans aucun doute exquise, de la mélancolie exprime, tout comme le phénomène correspondant dans la névrose obsessionnelle, la satisfaction de tendances haineuses et sadiques[7] vouées à un objet, qui se sont retournées ainsi contre le sujet lui-même. De plus, dans les deux affections, les patients arrivent généralement à se venger des objets originels par le détour de l'autopunition et à torturer les gens qu'ils aiment *via* leur maladie, dans laquelle ils ont fui pour ne pas devoir leur montrer directement leur hostilité. En effet, la personne qui a provoqué le trouble affectif vers lequel est orientée leur maladie se trouve le plus souvent dans leur entourage proche. L'investissement libidinal du mélancolique pour son objet a connu ainsi un double destin ; il a régressé en partie au stade de l'identification, mais pour le reste, sous l'influence du conflit d'ambivalence, il a été ramené à la phase sadique qui est plus proche de lui.

Seul ce sadisme vient résoudre l'énigme de la tendance suicidaire qui rend la mélancolie aussi intéressante – et aussi dangereuse. Nous avons reconnu comme état originel, d'où provient la vie pulsionnelle, un si formidable amour du moi pour lui-même et nous voyons libérée dans l'angoisse, qui apparaît dans la menace vitale, une si prodigieuse quantité de libido narcissique que nous ne concevons pas comment ce

moi pourrait consentir à son autodestruction. Certes, nous savions depuis longtemps qu'aucun névrosé ne nourrit d'intentions suicidaires qui ne sont pas des retournements contre lui d'impulsions meurtrières envers autrui, mais nous n'avons toujours pas compris par quel jeu de forces ces intentions peuvent se réaliser. À présent, l'analyse de la mélancolie nous apprend que le moi peut seulement se tuer lorsqu'il peut, par le retour de l'investissement objectal, se traiter lui-même comme un objet, quand il est en mesure de diriger contre lui-même une hostilité vouée à un objet et représentant sa réaction originelle contre des objets du monde extérieur[8]. Ainsi, l'objet est certes supprimé par la régression du choix d'objet narcissique, mais il s'est révélé encore plus puissant que le moi lui-même. Dans les deux situations opposées du suicide et de l'amour extrême, le moi est, bien que de façon totalement différente, écrasé par l'objet.

Nous sommes alors tentés d'admettre qu'une caractéristique marquante de la mélancolie, la portée de l'angoisse d'appauvrissement, dériverait de l'érotisme anal arraché à ses liens initiaux et transformé de manière régressive.

La mélancolie nous pose encore d'autres questions, dont les réponses nous échappent en partie. Le fait qu'elle s'achève au bout d'un certain temps, sans laisser derrière elle de changements notables, est un trait qu'elle partage avec le deuil. Dans le deuil, nous avons appris que le temps était nécessaire à la réalisation détaillée du commandement de l'épreuve de la réalité, et qu'une fois ce travail accompli, le moi pouvait libérer sa libido de l'objet perdu. Nous pouvons penser que, dans la mélancolie, le moi est absorbé par un travail semblable ; mais la compréhension économique du processus nous manque encore dans les deux cas. L'insomnie de la mélancolie doit témoigner de l'inflexibilité de cet état, de l'impossibilité d'accomplir le retrait général des investissements que le sommeil réclame. Le complexe mélancolique se comporte comme une plaie ouverte, attire à lui de tous côtés des énergies d'investissement (que nous avons nommées « contre-investissements » dans les névroses de transfert) et vide le moi jusqu'à l'appauvrissement total ; ce complexe peut se montrer aisément capable de résister à l'envie de dormir. Un facteur sans doute somatique, auquel il ne faut pas chercher d'origine psychogène, apparaît dans l'amélioration régulière de cet état dans la soirée. À ces considérations s'ajoute la question de savoir si la perte du moi ne suffit pas, indépendamment de l'objet, à créer le tableau de la mélancolie (par une blessure du moi purement narcissique) et si un appauvrissement de la libido du moi, directement lié à des toxines, ne peut pas produire certaines formes de cette affection.

Le trait distinctif le plus remarquable de la mélancolie, celui qui a le plus grand besoin d'être éclairci, réside dans sa tendance à se

retourner en manie, un état aux symptômes totalement inverses. Cela n'est pas, comme on le sait, le sort de toute mélancolie. De nombreux cas évoluent par récidives périodiques, entre lesquelles n'apparaît aucun signe de manie, ou juste une trace infime. D'autres présentent cette alternance régulière de phases maniaques et mélancoliques qui a trouvé une expression dans l'idée de folie cyclique. On serait tenté d'exclure ces cas des affections psychogènes si le travail analytique n'avait pas justement réussi à offrir à plusieurs d'entre eux une solution théorique et une aide thérapeutique. Il est donc non seulement permis, mais requis, d'étendre aussi à la manie une explication analytique de la mélancolie.

Je ne peux cependant pas promettre que cette démarche aura un résultat pleinement satisfaisant. Au contraire, elle ne donnera sans doute guère plus qu'une première indication. Nous disposons ici de deux indices : le premier est une impression psychanalytique, et le second, pourrait-on dire, une expérience économique générale. L'impression, que plusieurs chercheurs en psychanalyse ont déjà formulée, est que la manie n'a pas d'autre teneur que celle de la mélancolie, que les deux affections sont en proie au même « complexe », qui écrase probablement le moi dans la mélancolie, alors que, dans la manie, le moi le surmonte ou l'écarte. L'autre indice nous est donné par le constat que tous les états de joie, d'exultation et de triomphe qui forment le type normal de la manie présentent la même condition économique : ils sont dus à une influence qui finit par rendre inutile une grande dépense psychique, longtemps entretenue ou faite par habitude, laquelle devient alors sujette à de multiples affectations et possibilités de décharge. Ainsi, par exemple : quand un pauvre hère, en touchant une forte somme, est soudain libéré du souci chronique de gagner son pain quotidien, lorsqu'une lutte longue et pénible est finalement couronnée de succès, quand on arrive d'un coup à se défaire d'une contrainte pesante, d'une vieille position fausse, et ainsi de suite. Toutes ces situations se caractérisent par une excitation, des signes de décharge d'une émotion joyeuse, et un empressement redoublé à accomplir toutes sortes d'actions, exactement comme la manie et totalement à l'inverse de la dépression ou de l'inhibition de la mélancolie. On peut se permettre d'avancer que la manie n'est rien d'autre que ce genre de triomphe, à ceci près que ce que le moi a surmonté ou vaincu lui reste caché. L'ivresse de l'alcoolique, qui fait partie des états du même type, pourra – dans la mesure où elle est gaie – s'expliquer de la même façon ; elle traduit probablement la suppression, obtenue par l'intoxication, des dépenses de refoulement. L'opinion profane souscrit volontiers à l'idée que, dans cet état maniaque, on est aussi entreprenant et agité parce qu'on est de si « bonne humeur ». Il faudra, naturellement, infirmer cette

conclusion erronée. En vérité, c'est parce que la condition économique que j'ai citée a été remplie dans la vie psychique que l'on est si joyeux d'un côté et, de l'autre, aussi désinhibé dans sa conduite.

Si nous réunissons ces deux suggestions, il en résulte la chose suivante : dans la manie, le moi doit avoir surmonté la perte de l'objet (ou le deuil de la perte, ou peut-être de l'objet lui-même) et, dès lors, tout le contre-investissement que l'affection pénible de la mélancolie a retiré du moi et attaché à elle est devenu disponible. De plus, le maniaque nous montre à l'évidence qu'il est libéré de l'objet qui l'a fait souffrir, en cherchant comme un affamé de nouveaux investissements d'objet.

Une telle explication paraît bien sûr plausible, mais elle est, *primo*, encore trop imprécise et, *deuxio*, elle fait naître plus de doutes et de questions que nous ne pouvons en résoudre. Nous ne voulons pourtant pas nous dérober à leur discussion, même si nous ne pouvons pas espérer trouver d'éclaircissements grâce à elle.

Tout d'abord : le deuil normal permet, certes, lui aussi, de surmonter la perte de l'objet et absorbe de même, pendant qu'il se déroule, toute l'énergie du moi. Mais pourquoi n'établit-il pas également à son terme, ne serait-ce que suggestivement, la condition économique d'une phase de triomphe ? Il me semble impossible de répondre à cette objection de but en blanc. De plus, celle-ci attire notre attention sur le fait que nous ne pouvons même pas dire par quel moyen économique le deuil s'accomplit ; mais peut-être une présomption peut-elle nous aider ici. À chacun des espoirs et des souvenirs qui indiquent l'attachement de la libido à l'objet perdu, la réalité prononce son verdict – le fait que l'objet n'existe plus – et le moi, qui se voit pour ainsi dire demander s'il veut partager ce sort, se laisse entraîner par la somme de ses satisfactions narcissiques à rester en vie, à rompre son lien avec l'objet réduit à néant. On peut peut-être imaginer que ce détachement se passe si lentement et si graduellement qu'au terme de ce travail, la dépense d'énergie que celui-ci réclame se dissipe elle aussi[9].

Il est tentant de rechercher, à partir de l'hypothèse sur le travail de deuil, la voie qui mène à une représentation du travail de la mélancolie. Mais là, nous nous trouvons confrontés à une incertitude dès le départ. Nous n'avons jusqu'alors guère tenu compte du point de vue topique de la mélancolie et nous ne nous sommes pas demandé dans et entre quels systèmes psychiques se déroule son travail. Quelle part des processus psychiques de la maladie se joue encore sur les investissements d'objet inconscients délaissés, et quelle autre sur leur substitut identificatoire dans le moi ?

On a, certes, vite fait de dire et d'écrire que la « représentation (de chose) inconsciente de l'objet est abandonnée par la libido ». Mais, dans la réalité, cette représentation est composée d'innombrables impressions isolées (de traces inconscientes de celles-ci) et ce retrait de la libido ne peut pas être un phénomène instantané, mais certainement, comme dans le deuil, un processus de longue haleine, progressant petit à petit. Il n'est nullement facile de distinguer s'il commence à plusieurs endroits en même temps où s'il suit un ordre défini d'une façon quelconque ; au cours d'une analyse, on peut fréquemment constater que tantôt un souvenir, tantôt un autre est activé et que les mêmes plaintes sempiternelles, bien que lassantes par leur monotonie, proviennent pourtant à chaque fois d'une origine inconsciente différente. Quand l'objet n'a pas pour le moi une si grande importance, renforcée par un millier de liens, sa perte n'est pas non plus de nature à causer un deuil ou une mélancolie. Le fait que le retrait de la libido s'effectue en détail est donc une caractéristique à attribuer de la même manière à la mélancolie comme au deuil ; elle est probablement basée sur les mêmes relations économiques et elle sert les mêmes tendances.

La mélancolie contient pourtant, comme nous l'avons appris, quelque chose de plus que le deuil normal. Le rapport à l'objet n'a, dans la mélancolie, rien de simple, il est compliqué par le conflit d'ambivalence. Cette ambivalence est soit constitutionnelle, c'est-à-dire liée à chaque relation d'amour de ce moi précis, soit issue justement des expériences qui font naître la menace de la perte de l'objet. De ce fait, la mélancolie peut procéder de causes bien plus diverses que le deuil, lequel, en général, n'est créé que par la perte réelle : la mort de l'objet. Il se trame ainsi dans la mélancolie une infinité de combats singuliers autour de l'objet, où la haine et l'amour s'affrontent, l'une pour détacher la libido de celui-ci, l'autre pour défendre sa position libidinale contre l'assaut de la haine. Ces combats singuliers, nous ne pouvons les situer dans nul autre système que celui de l'inconscient, cet empire des traces mnésiques de choses (par opposition aux investissements de mots). C'est précisément là aussi que s'opèrent les tentatives de détachement dans le deuil, mais dans ce dernier, rien ne vient entraver le passage, par la voie normale du préconscient, de ces processus vers la conscience. Or cette voie est barrée pour le travail de la mélancolie, peut-être du fait d'une pluralité de causes ou de leur action combinée. L'ambivalence constitutive fait, en soi, partie du refoulé et les expériences traumatiques avec l'objet peuvent avoir activé un autre refoulé. Ainsi, tout ce qui se passe dans ces conflits d'ambivalence reste soustrait à la conscience, tant que l'issue caractéristique de la mélancolie ne s'est pas produite. Cette issue consiste, on le sait, en ce que l'investissement

libidinal menacé abandonne enfin l’objet, mais seulement pour se retirer dans la partie du moi d’où il était venu. L’amour a donc, par sa fuite dans le moi, échappé à la destruction. Au terme de cette régression de la libido, le processus peut accéder à la conscience et s’y représenter comme un conflit entre une partie du moi et l’instance critique.

Ce que la conscience perçoit du travail de la mélancolie n’en est donc pas la partie essentielle, et pas non plus celle dont nous pouvons attendre une influence sur la dissipation de la souffrance. Nous voyons le moi se déprécier et rager contre lui-même, mais nous comprenons aussi peu que le malade où cela doit mener et comment cela peut changer. Nous pouvons plutôt attribuer une telle action à la part inconsciente du travail, car il n’est pas difficile de trouver une analogie fondamentale entre le travail de la mélancolie et celui du deuil. Tout comme le deuil porte le moi à renoncer à l’objet, en le déclarant mort et en offrant au moi le bénéfice de rester en vie, chaque conflit d’ambivalence relâche la fixation de la libido à cet objet, en le dévalorisant, en le rabaissant, pour ainsi dire en le rouant de coups mortels. Le processus à l’œuvre dans l’inconscient peut alors s’achever, que ce soit après l’apaisement de la rage, ou après l’abandon de l’objet méprisé. Nous ne savons pas laquelle de ces deux possibilités apporte régulièrement, ou le plus souvent, un terme à la mélancolie, ni comment cette conclusion influe sur l’évolution ultérieure du cas. Mais le moi peut ainsi jouir de la satisfaction de s’estimer meilleur, supérieur à l’objet.

Or, si nous pouvons admettre cette conception du travail de la mélancolie, elle n’est pas à même de nous éclairer sur la notion que nous avions tenté d’éclaircir au départ. Notre espoir de faire dériver la condition économique de l’apparition de la manie, après le déroulement de la mélancolie, de l’ambivalence qui domine cette dernière maladie, pouvait s’appuyer sur des analogies avec d’autres domaines ; mais il y a une réalité devant laquelle cette espérance doit s’incliner. Des trois conditions requises par la mélancolie : la perte de l’objet, l’ambivalence et la régression de la libido dans le moi, nous retrouvons les deux premières dans les reproches compulsifs exprimés après les décès. Là, c’est l’ambivalence qui forme indéniablement le moteur du conflit, et l’observation montre qu’au terme de celui-ci, il ne reste rien d’un triomphe d’un état maniaque. Cela nous montre, par conséquent, que le troisième facteur est le seul qui soit agissant. Cette accumulation d’investissement initialement lié, qui est libéré au terme du travail de la mélancolie et permet la manie, doit donc être en rapport avec la régression de la libido au stade du narcissisme. Le conflit livré dans le moi, que la mélancolie échange contre un combat autour de l’objet, doit donc agir comme une blessure poignante, qui

réclame un contre-investissement considérable. Mais là, il convient à nouveau de faire une pause pour différer l'explication ultérieure de la manie jusqu'à ce que nous ayons pénétré la nature économique, d'abord de la *douleur* physique, puis de sa forme psychique, qui lui est analogue. Car nous savons déjà que l'interdépendance des problèmes psychiques complexes nous oblige à interrompre toute recherche jusqu'à ce que les résultats d'autres explorations puissent lui venir en aide[10].

1. Voir Sigmund Freud, « Complément métapsychologique à la doctrine du rêve » (1915), in *Œuvres complètes*, t. XIII, Paris, PUF, 1988, p. 245-260. [*N.d. É.*]

2. Abraham, à qui nous devons la plus importante des rares études analytiques sur le sujet, est lui aussi parti de cette comparaison. Voir Karl Abraham, « Ansätze zur psychoanalytischen Erforschung und Behandlung des manisch-depressiven Irreseins und verwandter Zustände », *Zentralblatt für Psychoanalyse*, II, 6, 1912 [trad. fr. « Préliminaires à l'investigation et au traitement psychanalytique de la folie maniaco-dépressive et des états voisins », *in* Karl Abraham, *Manie et mélancolie. Sur les troubles bipolaires*, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2010].

3. Voir Sigmund Freud, « Metapsychologische Ergänzung zur Traumlehre » (1915) [trad. fr. « Complément métapsychologique à la doctrine du rêve », art. cité].

4. « Si l'on traitait chacun selon son mérite, qui échapperait au fouet ? », Shakespeare, *Hamlet*, acte II, scène 2 [trad. Jean-Michel Déprats, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2002].

5. Karl Landauer, « Spontanheilung einer Katatonie », *Internationale Zeitschrift für ärztliche Psychoanalyse*, II, 1914.

6. Voir lettre d'Abraham à Freud du 31 mars 1915, *in* Sigmund Freud, Karl Abraham, *Correspondance complète, 1907-1926*, Paris, Gallimard, 2006, p. 378. [*N.d. É.*]

7. Sur leur différenciation, voir Sigmund Freud, *Pulsions et destins de pulsions* (1915), Paris, Payot, coll « Petite Bibliothèque Payot », 2012.

8. Voir *ibid.*

9. Le point de vue économique a été jusqu'ici très peu considéré dans les textes psychanalytiques. L'article de Viktor Tausk, « Entwertung des Verdrängungsmotivs durch Rekompense », *Internationale Zeitschrift für ärztliche Psychoanalyse*, I, 1913, constitue en cela une exception marquante. [Voir Viktor Tausk, « Dévalorisation du motif du refoulement par compensation », in *Œuvres psychanalytiques*, Paris, Payot, 2000. *(N.d. É.)*]

10. [*Ajout de 1925 :*] Voir l'étude que j'ai faite plus tard du problème de la manie dans *Psychologie collective et analyse du moi* (1921) [Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2012, p. 106-108].

Annexe

Perte, deuil et introjection[1]
par Karl Abraham

Dans *Deuil et mélancolie*, Freud a décrit les traits fondamentaux du processus psychosexuel chez le mélancolique tel que certains traitements de patients dépressifs l'avaient révélé à son intuition. Une base casuistique suffisante de sa théorie fait défaut dans la littérature psychanalytique. Le matériel que je communiquerai veut être plus que l'illustration de la théorie et jeter les bases d'une estimation plus rigoureuse des processus de la maladie mélancolique et du deuil. Nous verrons que jusqu'ici notre connaissance de la psychologie de la mélancolie et du deuil restait limitée.

On voit de temps à autre des cas de dépression mélancolique grave où la perte et l'introjection de l'objet d'amour sont reconnaissables même sans psychanalyse. Il est vrai que cette saisie rapide des relations psychologiques n'est devenue possible que depuis que Freud a attiré notre attention sur ces aspects fondamentaux. Le Dr Elekes, de Klausenburg, m'a fait part d'un exemple particulièrement instructif de sa pratique hospitalière. Il s'agissait d'une patiente hospitalisée pour dépression mélancolique. Elle s'accusait sans arrêt d'avoir volé. Il n'en était rien. Mais il est vrai que son père, avec lequel elle vivait et qu'en célibataire elle avait aimé de toutes ses forces, avait été arrêté pour vol. L'affection mélancolique survint à la suite de ces faits qui la séparaient de son père et surtout avaient suscité une réaction psychique profonde dans le sens de l'éloignement du père. L'introjection suivit immédiatement la perte de la personne aimée. C'est maintenant la patiente elle-même qui a volé et nous ne pouvons que confirmer la conception de Freud, selon lequel les autoaccusations mélancoliques s'adressent en réalité à la personne aimée.

Si la perte, de même que l'introjection, de l'objet sont facilement

reconnaissables dans certains cas, il est à remarquer cependant qu'une telle reconnaissance garde un caractère superficiel car elle ne constitue en rien une *explication* du processus. La relation entre la perte objectale et les tendances à perdre et à détruire de l'étape sadique-anale précoce ne s'éclaire que grâce à une psychanalyse faite dans les règles de l'art. Il en est de même du caractère d'incorporation orale de l'introjection. Un regard rapide ne découvre pas le conflit ambivalentiel inhérent à la mélancolie. J'espère que les faits que je rapporterai permettront de combler quelque peu cette lacune de notre savoir.

D'emblée, je dois souligner que la compréhension profonde du déroulement du deuil normal nous fait défaut, car rien de l'investigation psychanalytique directe de cet état d'âme chez le normal ou le névrosé (je veux dire dans le sens des névroses de transfert) ne nous est connu jusqu'ici. Freud a bien indiqué que le conflit ambivalentiel grave du mélancolique n'existe pas chez l'individu sain. Mais la façon dont s'effectue chez le normal le « travail du deuil » nous est mal connue. Une expérience des plus récente m'a fait entrevoir ce que je cherchais depuis longtemps et m'a appris que la perte réelle d'un objet est également *temporairement suivie d'une introjection de la personne aimée*.

Un de mes analysés eut le malheur que sa femme tombât gravement malade pendant sa cure[2]. Elle attendait son premier enfant. La gravité de la maladie amena à interrompre la grossesse par une césarienne. Mon analysé qui fut appelé d'urgence arriva alors que l'opération était achevée. Mais cette intervention ne sauva ni la vie de la mère ni celle de l'enfant né prématurément. Mon analysé revint à Berlin à quelque temps de là. La poursuite de l'analyse et particulièrement un rêve de cette période montrent indubitablement que la perte douloureuse fut suivie d'un processus d'introjection de type oral-cannibalique.

L'une des manifestations les plus remarquables de cet analysé fut un *dégoût de l'alimentation* pendant des semaines. Cela était contraire à toutes ses habitudes de vie, mais rappelait par contre le refus de nourriture des mélancoliques. Un jour, cette répugnance se dissipa et le soir le patient fit un repas copieux. La nuit suivante, il rêva assister à l'autopsie de sa femme décédée. Le rêve comportait deux scènes contrastées. Dans l'une, les parties du cadavre se ressoudaient, la morte donnait des signes de vie et le rêveur la cajola dans un état de bonheur extrême. Dans l'autre, la vue de l'autopsie rappelait au rêveur des animaux immolés dans une boucherie.

L'autopsie à deux reprises figurée dans le rêve se reliait à l'*opération* (*sectio caesarea*). Dans une image onirique elle aboutit à la *reviviscence* de la morte, dans l'autre elle donne des associations *cannibaliques*.

Parmi les évocations du patient, il est à retenir que la vue des parties du cadavre s'associe au repas de la veille, en particulier à un plat de viande qu'il consomma.

Nous voyons donc la même situation onirique aboutir à deux issues différentes qui coexistent comme fréquemment lorsque le rêve veut exprimer un « de même que ». La consommation de la chair de la morte est identifiée à sa résurrection. L'investigation de Freud nous apprend que l'introjection mélancolique réanime effectivement l'objet perdu : « Il est érigé à nouveau dans le moi. » Notre patient endeuillé s'était laissé aller pendant un temps à sa douleur, comme s'il n'y avait point d'issue. Le dégoût alimentaire renferme un jeu avec sa propre mort, comme si la mort de l'objet d'amour enlevait son charme à la vie. L'effet de choc de la perte est égalisé par le processus inconscient de l'introjection de l'objet perdu. Tandis qu'il s'accomplit, le patient redevient apte à se nourrir comme auparavant et *Perte, deuil et introjection /* 85 son rêve annonce simultanément la réussite du « travail de deuil ». Le deuil contient une consolation : *l'objet aimé n'est pas perdu, car maintenant je le porte en moi et ne le perdrai jamais !*

Nous reconnaissons ici le même déroulement psychologique que dans l'affection mélancolique. Nous reviendrons sur le fait que la mélancolie est une *forme archaïque du deuil*. L'observation précédente nous permet de voir que *le travail de deuil du sujet normal s'effectue également sous la forme archaïque dans les couches psychiques profondes*.

En cours de rédaction, je découvre qu'un autre auteur a entrevu le processus de l'introjection dans le deuil normal. Dans son *Livre du Ça*[3], Groddeck interprète le grisonnement d'un patient à la suite de la mort de son père comme la tendance inconsciente à se rendre semblable au vieux père, à le reprendre ainsi en lui, et à obtenir sa place auprès de sa mère.

Je me vois contraint à livrer une contribution issue de ma propre vie. Lorsqu'en 1916 parut le travail déjà cité de Freud, *Deuil et mélancolie*, je fus saisi d'une difficulté inhabituelle à suivre la pensée de l'auteur. J'étais tenté de rejeter « l'introjection de l'objet aimé ». Je soupçonnais que ce « non » était peut-être effectivement déterminé par le fait que la découverte du maître concernait un domaine pour lequel je me passionnais moi-même. Par la suite, je dus reconnaître que ce motif proche n'avait pas une signification exhaustive.

À la fin de l'année précédente (1915), j'avais été endeuillé par la mort de mon père : ce deuil se manifestait d'une façon que je ne savais pas rapporter alors au processus d'introjection. Un grisonnement marqué de ma chevelure en était le signe le plus évident. Il fut suivi par une réapparition de la couleur de mes cheveux au bout de quelques mois. Je m'expliquais ce phénomène par l'ébranlement que j'avais subi. Mais je me rallie entièrement à la conception de Groddeck

en ce qui concerne la relation profonde entre le deuil et le grisonnement.

J'avais vu mon père pour la dernière fois quelques mois avant sa mort. En permission de l'armée, je l'avais trouvé bien vieilli et affaibli ; je fus marqué surtout par la blancheur presque complète des cheveux et de la barbe plus longue que d'habitude du fait qu'il était alité. Ma dernière visite à mon père resta particulièrement liée à cette impression. Des circonstances accessoires et d'autres manifestations que je ne puis rapporter ici me font attribuer mon grisonnement au processus d'introjection.

Le motif essentiel de ma répugnance à l'égard de la théorie freudienne du processus morbide mélancolique se révéla donc être ma tendance à utiliser ce mécanisme au cours de mon propre deuil.

Si en principe l'introjection du deuil chez le normal (et le névrosé) est conforme à celle du mélancolique, il est nécessaire d'apprécier leurs différences essentielles. Chez le sujet normal cette introjection fait suite à une perte réelle (décès) et est avant tout au service de la conservation de la relation avec le défunt ou, ce qui revient au même, de sa compensation. Jamais sa conscience n'est débordée comme celle du mélancolique. L'introjection mélancolique survient sur la base d'une perturbation fondamentale de la relation libidinale à l'objet. Elle est l'expression d'un conflit ambivalentiel dont le moi ne parvient à se retrancher qu'en prenant à son compte l'hostilité concernant l'objet.

Récemment les dernières recherches de Freud ont attiré notre attention sur l'importance beaucoup plus grande que nous ne l'avions admis jusque-là de l'introjection dans la psychologie humaine. Je me réfère surtout à une remarque de Freud sur la psychanalyse de l'*homosexualité*. D'après une conception que l'auteur propose sans argument de fait, certains cas d'homosexualité se ramèneraient à l'*introjection* par le sujet du parent de sexe opposé. Un jeune homme serait ainsi attiré par les hommes parce qu'il aurait pris sa mère en lui par un mécanisme psychologique d'incorporation et réagit aux hommes à sa façon, dorénavant. Nous connaissons une autre cause de constitution de l'homosexualité. Nos analyses d'homosexuels nous apprennent qu'en règle générale un dépit amoureux détache le fils de sa mère au profit de son père vis-à-vis duquel il s'identifie à sa mère, comme le fait habituellement la fille. Ces deux possibilités me sont apparues chez le même sujet il y a peu de temps au cours d'une psychanalyse. Un patient à disposition bisexuelle, mais à ce moment homosexuelle, s'était conduit à deux reprises de façon homosexuelle, une fois lors de sa petite enfance, puis à la puberté. Ce n'est que la deuxième fois qu'il se passa quelque chose qui mérite le nom d'introjection, car le moi du patient fut effectivement absorbé par l'objet introjecté. Il me semble indispensable de donner un aperçu de

cette analyse. Les faits que je rapporterai aident non seulement à comprendre l'introjection, mais aussi certains symptômes de la manie et de la mélancolie.

Ce patient était le deuxième et dernier enfant et avait été très gâté au cours de sa première année. La mère l'allaitait encore au cours de sa deuxième année et autorisait cette jouissance à sa demande véhémente au cours de la troisième année où elle commença seulement à le sevrer. Ce sevrage fut très difficultueux et une série d'événements simultanés privèrent brusquement l'enfant du paradis où il avait vécu. Il avait été l'enfant préféré de ses parents, de sa sœur, son aînée de trois ans, et de la gouvernante. La sœur mourut, la mère se retira dans un deuil prolongé et d'une intensité anormale et appartint encore moins à l'enfant déjà sevré. La gouvernante quitta la maison. Les parents ne supportèrent plus de vivre dans une maison où tout leur rappelait l'enfant disparue. On déménagea dans un hôtel, plus tard dans une autre maison. Ainsi mon patient avait perdu tout ce qui jusqu'alors avait été maternel : sa mère lui avait retiré son sein, puis s'était exclue par son deuil. La sœur et la gouvernante avaient disparu et la maison même, ce symbole de la mère, n'existait plus. Il n'est pas surprenant de voir le garçon se tourner vers son père. Après l'entrée dans la nouvelle maison, l'enfant s'attacha à une voisine aimable et la préférait de façon ostentatoire à sa mère. Ici apparaît le clivage de la libido qui s'adresse pour une part au père, pour une part à une femme prise comme substitut maternel. Au cours des années suivantes, le garçon développa un intérêt érotique marqué à l'égard de garçons plus âgés, proches du père sur le plan physique.

Un retour de sa libido de son père à sa mère se fit à la fin de son enfance lorsque son père s'adonna de plus en plus à la boisson. Il était adolescent lorsque son père mourut et il vécut avec sa mère à laquelle il était tendrement attaché. Mais après un court veuvage la mère se remaria et partit pour de longs voyages avec son mari. Ainsi, elle repoussa à nouveau l'amour du fils : quant au beau-père, il excitait son ressentiment.

Il y eut alors une nouvelle vague d'érotisme homosexuel, mais son attirance concernait un autre type d'hommes dont certaines caractéristiques appartenaient à la *mère* du patient. Le type d'hommes élu précocement et celui qui fut choisi par la suite contrastent de la même manière que le père et la mère du patient quant à leurs caractéristiques physiques. Dans ses liaisons, le patient adoptait l'attitude de sa mère à l'égard des jeunes hommes du deuxième type devenus ses objets libidinaux préférés ; il était, selon sa propre description, *plein de tendresse, d'amour et de sollicitude* comme une mère. Plusieurs années après, la mère du patient mourut. Il demeura

auprès d'elle pendant sa dernière maladie et tint la mourante dans ses bras. Le bouleversement émotionnel qui s'ensuivit s'explique en profondeur du fait que cette situation représentait le renversement accompli de l'état du patient enfant au sein et dans les bras de sa mère.

À peine sa mère morte, il rejoignit la ville voisine où il résidait. Son humeur n'était nullement celle du deuil, au contraire, elle était d'heureuse exaltation. Il m'exposa son sentiment primordial d'avoir sa mère en lui pour toujours et sans limites. Il ne subsistait que l'inquiétude de savoir le corps de sa mère encore visible. Ce n'est qu'après l'enterrement qu'il put s'adonner à son sentiment de possession illimitée de sa mère.

S'il m'était possible de publier d'autres aspects de cette psychanalyse, l'« incorporation » de la mère serait encore plus évidente, mais les faits rapportés parlent déjà d'eux-mêmes.

L'introjection de l'objet d'amour s'est faite lorsque le remariage enleva sa mère au patient. La libido ne put pas se diriger vers le père comme cela avait eu lieu au cours de la quatrième année du patient ; le beau-père n'était pas en mesure de la fixer. Le *dernier* objet d'amour infantile qui était resté au patient avait été le *premier*. Il se défendait d'être atteint par cette lourde perte par la voie de l'introjection.

Le sentiment de bonheur auquel il parvint contraste de façon stupéfiante avec l'effet terrible du même processus chez le mélancolique. Cet étonnement cède si nous nous remémorons ce que Freud a dit du processus d'introjection mélancolique. Il suffit de renverser sa constatation que « l'ombre de l'objet est tombée sur le moi ». Dans l'exemple précédent, ce n'est pas l'ombre, mais l'éclat rayonnant de la mère aimée qui s'est proposé au fils. S'il en fut ainsi, c'est que chez l'homme normal aussi la perte *réelle* de l'objet d'amour écarte facilement les sentiments hostiles en faveur de la tendresse. Il en est autrement chez le mélancolique ! Le conflit d'ambivalence de la libido est si grave que tout sentiment d'amour est immédiatement menacé de son inverse. Une quelconque « défaillance », une déception par l'objet d'amour favorise quelque jour une vague de haine qui submerge les sentiments d'amour trop labiles. La perte de l'investissement positif conduit ici à une conséquence majeure : au *renoncement à l'objet*. Dans le cas décrit – non mélancolique –, la *perte réelle fut la première* et entraîna une modification libidinale.

1. Les pages qui suivent ont été traduites par Ilse Barande avec la collaboration d'Élisabeth Grin. Publiées sous le titre « Perte objectale et introjection au cours du deuil normal et des états psychiques anormaux », elles correspondent à la deuxième section de la première partie du célèbre texte de Karl Abraham, « Esquisse d'une histoire du développement de la libido fondée sur la psychanalyse des troubles

mentaux » (1924), in *Œuvres complètes, II : 1915-1925*, Paris, Payot, 2000. Le titre de la présente annexe est dû à l'éditeur.

2. En raison de son intérêt scientifique, le patient m'a autorisé à utiliser cette observation.

3. Walter Georg Groddeck, *Le Livre du Ça* (1923), Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1976.

De Sigmund Freud aux Éditions Payot & Rivages

Cinq leçons sur la psychanalyse, suivi de : *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*
Psychopathologie de la vie quotidienne
Totem et tabou
Introduction à la psychanalyse
Essais de psychanalyse
Dora. Fragment d'une analyse d'hystérie
Le Petit Hans, suivi de : *Sur l'éducation sexuelle des enfants*
L'Homme aux rats. Un cas de névrose obsessionnelle, suivi de : *Nouvelles Remarques sur les psychonévroses de défense*
L'Homme aux loups. D'une histoire de névrose infantile
Le Président Schreber. Un cas de paranoïa
Malaise dans la civilisation
Psychologie de la vie amoureuse
Notre relation à la mort
Au-delà du principe de plaisir
Psychologie des foules et analyse du moi
Le Moi et le Ça
Pulsions et destins des pulsions
L'Inconscient
Deuil et mélancolie
Pour introduire le narcissisme
Trois mécanismes de défense : le refoulement, le clivage et la dénégation
La Sexualité infantile
Le Rêve de l'injection faite à Irma
Mémoire, souvenirs, oublis
Du masochisme. Les aberrations sexuelles ; Un enfant est battu ; Le problème économique du masochisme
L'Inquiétant familier, suivi de *Le Marchand de sable* (E.T.A. Hoffmann)
Le Président T.W. Wilson. Portrait psychologique (avec William C. Bullitt)
Sur les névroses de guerre (avec Sándor Ferenczi et Karl Abraham)
Pourquoi la guerre ? (avec Albert Einstein)
Correspondance (avec Stefan Zweig)

Présentation

Deuil et mélancolie, Sigmund Freud
Traduit de l’allemand par Aline Weill
Préface de Laurie Laufer
Traduction inédite
Éditions Payot

Que se passe-t-il quand nous sommes confrontés à la perte d'un être aimé ou à celle d'un idéal ? Pourquoi certaines personnes réagissent-elles par le deuil, alors que d'autres sombrent dans la dépression, voire la mélancolie ? Comment comprendre la douleur ? Quel est cet autre dont la perte accable l'endeuillé et qui revient le hanter comme un fantôme ? Par quel mécanisme en arrive-t-on parfois à s'identifier au disparu et à se haïr soi-même ?

Écrit en 1915, publié deux ans plus tard, cet essai qui relie notamment le deuil aux notions de narcissisme, d'identification et d'ambivalence, est suivi ici du fameux article où Karl Abraham discute des thèses freudiennes sur le deuil et la mélancolie.

À propos de cette édition

Cette édition électronique du livre *Deuil et mélancolie* de Sigmund Freud a été réalisée le 06 mai 2013 par les éditions Payot & Rivages.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-228-90612-8).

Le format ePub a été préparé par Facompo, Lisieux.